

Pourquoi, selon Nietzsche, l'histoire ne doit pas devenir une science ?

Réflexion à partir de la *Deuxième Inactuelle*

Introduction : 3 remarques

Premièrement, soyons attentifs à bien distinguer, chez Nietzsche, dans la *Deuxième considération inactuelle* de 1874, la question de fait et la question de droit.

1) La question n'est pas : « Pourquoi l'histoire ne *peut* pas devenir une science ? »

Auquel cas il aurait fallu :

- S'interroger sur ce qu'est une science. Est-ce un discours qui prétend à la vérité, ou bien qui se conçoit comme falsifiable ?
- S'interroger sur la nature du phénomène historique : est-il répétitif ? Peut-on induire une loi à partir de ce divers historique ? Et à partir d'une loi, peut-on déduire des phénomènes ?
- S'interroger sur les outils des historiens, et aussi sur leur méthode. L'Historien peut-il suivre une méthode fondée sur l'expérience, telle que la définir Aristote en *Physique* I,1, par exemple.
- Réfléchir aussi sur les différentes sciences annexes à intégrer à l'histoire pour la rendre plus ou moins scientifique. Tel que l'on fait Block et Lefèvre au XXe siècle, et avec eux l'école des Annales. Introduction de la géographie, de la statistique, de l'économie dans le discours historique.
- S'interroger encore sur le statut de « vérité » du discours historique et réfléchir sur la notion de trace, de fragment, de source, ou encore sur l'écriture possible d'une histoire « vraie ». Tel que l'on fait dans l'antiquité Cicéron, Hérodote, ou Lucien de Samosate, avec son *Comment on écrit l'histoire* ?
- S'interroger enfin sur la place de l'historien dans son propre discours, peut-il être objectif ou bien n'est-il qu'un témoin partial. Réflexion qui émerge à partir de Thucydide et son interrogation sur le statut de l'*histor*, comme témoin, dans la *Guerre du Péloponnèse*.

Bref : la question de fait, « l'histoire peut-elle être une science ? », est une question d'historien et d'épistémologue. Et ce n'est pas du tout cette question qui nous intéresse ici, encore moins celle qui intéresse Nietzsche en 1874, dans la *Seconde considération inactuelle*.

2) Ce qui intéresse Nietzsche dans ce texte, c'est la question *de droit* : pourquoi l'histoire ne *doit-elle* pas devenir une science ?

- Il s'agit donc de réfléchir sur la *valeur* de l'histoire comme science : que vaut l'histoire quand elle prétend être scientifique, c'est-à-dire pour Nietzsche, quand elle prétend à un discours vrai, fondé sur l'analyse de phénomènes historiques et sur l'induction de « lois de l'histoire ».

- Ce que Nietzsche cherche donc à critiquer ici, c'est la valeur d'une « scientification » de l'histoire. Et ces adversaires sont de deux types :

1) Toute prétention à faire de l'histoire une discipline propre, soumise à la Vérité, est une tentative de scientification de l'histoire.

2) Mais derrière cette « Science de l'histoire », ce que Nietzsche attaque surtout, c'est l'idée d'une histoire qui se conçoit comme une téléologie, c'est-à-dire comme un développement. Il y a un lien permanent entre l'histoire comme science, chez Nietzsche, et la philosophie de l'histoire qui, à partir de l'analyse des phénomènes induit des Lois de l'Histoire. On peut citer Marx, *Manuscrits* de 1844 : « *Nous ne connaissons qu'une seule science, l'histoire.* » Nietzsche va s'interroger précisément sur la valeur de cette prétention scientifique en allant complètement à contre-courant de son époque (inactuel, intempestif). Et cette question de droit, celle qui pose la question de la valeur, est une question proprement philosophique.

Deuxième remarque sur le contexte :

En 1874, lors de la parution de la *Deuxième inactuelle*, Nietzsche est en tension :

- Formation philologue, d'historien des langues et du langage. Il a une formation universitaire d'historien.

- Lecture de Schopenhauer pour qui la véritable philosophie n'a pas à s'intéresser à l'histoire, mais bien à la chose en soi. Le philosophe, pour Schopenhauer, doit se tourner vers ce qui demeure et non vers ce qui devient. *Monde comme volonté et représentation*, chapitre sur l'Histoire.

Or, prisonnier de cette tension, Nietzsche va répondre à cette question sur l'histoire « à la grec », c'est-à-dire en cherchant une juste mesure entre l'utilité de l'histoire et ses inconvénients. Et dans cette recherche d'une *via média*, d'un juste milieu, entre un défaut de « sens historien » et un « excès », il va considérer la scientification de l'histoire comme un excès, comme une dérive, voire une maladie.

« Il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historien au-delà duquel l'être vivant se trouve ébranlé et finalement détruit, qu'il s'agisse d'un individu, d'un peuple, ou d'une civilisation. »

La question à laquelle il va donc falloir répondre est : quelle est cet étalon qui nous permet de trouver le bon « degré » de sens historien ?

Dernière remarque : remarque de méthode, qui constituera le plan de notre réflexion.

Poser la question « Pourquoi » l'histoire ne doit-elle pas devenir une science, c'est réfléchir :

- 1) Pourquoi : réflexion sur les **raisons** pour lesquelles l'histoire ne doit pas devenir une science.
- 2) Pourquoi : réflexion sur la **finalité** et le **dessein** de Nietzsche quand il affirme pourquoi elle ne le doit pas.
- 3) Pourquoi : réflexion critique : à quoi bon chercher une juste mesure, en 1874, et refuser de faire de l'histoire une science alors qu'en 1878, dès le paragraphe 2 de *Humain, trop Humain*, Nietzsche affirmera la nécessité absolue de philosopher en historien ?

« Le défaut de sens historien est le péché originel de tous les philosophes. » Humain, trop Humain, §2

I) Quelle est la raison principale pour laquelle l'histoire ne doit pas devenir une science ?

Attention, il ne s'agit surtout pas de dire, pour Nietzsche, qu'il faut se passer d'histoire. A *contrario*, l'histoire est utile à la vie, dans une juste mesure l'histoire doit être au service de la vie, pour la vie, et non pour la vérité.

Et ce à trois niveaux au moins :

L'histoire est utile en ce qu'elle est **Monumentale, traditionnelle et Critique.**

1) Monumentale.

L'histoire permet à l'individu de trouver des « Monuments », des modèles, des exemples dans le passé avec lesquels il pourra construire un futur. L'exigence d'une histoire monumentale, c'est l'exigence de garder en vie les héros qui nous ont précédés. Elle permet de s'identifier à certains êtres providentiels et nous rassure : le but que je poursuis n'est pas impossible, d'autres l'ont réalisé avant moi. C'est le rapport qu'un *Don Quichotte* entretient, par exemple, avec l'histoire de la chevalerie. Mais cette histoire monumentale est tragique, car elle repose sur des analogies, ou plutôt, sur « *de séduisantes ressemblances* ». En effet, il faudrait que l'univers rejoue éternellement la même scène pour que l'histoire monumentale cesse d'être tragique.

2) Traditionnelle.

L'histoire est utile à la vie aussi en ce qu'elle est traditionnelle. L'histoire sert celui qui vénère le passé. En cultivant le passé, il arrive qu'on veuille garder le passé vivant en reproduisant les conditions les conditions dans lesquelles nous sommes nés pour les générations à venir. Cette histoire traditionaliste visse les peuples à leurs us et coutumes, à leurs traditions. Au risque d'accorder au passé trop d'importance et de « *se délecter de la poussière des minuties bibliographiques* ».

3) Enfin, l'histoire sert la vie en ce qu'on entretient avec elle un rapport qui est critique.

L'homme ne peut vivre sans avoir la force de briser et dissoudre son passé, de le juger et de le condamner. Il nous faut parfois passer nos racines au fer. Et encore, ici l'histoire est jugée par la vie, elle sert la vie au sens où elle est asservie à la vie.

Ainsi, l'histoire doit être rivée à la vie. Pour Nietzsche, l'histoire ne doit pas être, comme le disait Cicéron dans son *De Oratio*, une *Magistra vitae*, une maîtresse de vie. Mais au contraire, la vie doit être Maîtresse d'histoire. Il y a donc un premier renversement par rapport à une certaine tradition historique et philosophique chez Nietzsche ici

« La culture historique n'est salutaire et porteuse d'avenir que dans le sillage d'un nouveau et puissant courant de vie, comme élément, par exemple d'une civilisation naissante, c'est-à-dire seulement quand elle est donnée et dirigée par une force supérieure, et n'exerce pas elle-même cette fonction dirigeante. »

L'histoire ne doit jamais devenir autonome par rapport à la vie.

Or, si elle prétend être scientifique, elle prétend aussi à l'objectivité. C'est-à-dire que tout le passé devient digne d'intérêt pour l'historien scientifique. Il y a donc une neutralité et une objectivité du scientifique qui l'empêche d'évaluer et de hiérarchiser les événements historiques.

Le scientifique ne peut pas, comme le fait le poète Brassens par exemple, chanter « Moi, mon colon, celle que je préfère, c'est la guerre de 14-18 », puisque tout le passé est objectivement digne d'intérêt.

Faire de l'histoire une science c'est donc tomber dans l'*ubris* de l'objectivité, de l'égalité. Et cette démesure nuit à la vie car vivre, pour Nietzsche, c'est précisément hiérarchiser, évaluer, juger, poser des valeurs. En effet, la vie est une « force plastique » qui s'approprie le monde, elle est volonté de puissance (PdBeM, §13). La vie évalue sans jamais pouvoir être évaluée. La vie pose des valeurs sur le réel mais se tient en dehors de toute valeur.

Attention, il y a derrière cette critique nietzschéenne de l'objectivité de l'histoire comme science la critique d'une contamination du discours historique par les valeurs démocratiques (l'égalité notamment).

L'historien scientifique se retrouve donc dans un paradoxe mortifère :

- Vivant, il pose des valeurs sur le réel historique, spontanément.
- Scientifique, il s'interdit d'évaluer et de hiérarchiser le passé.

Il y a donc une contradiction entre l'objectivité scientifique et la vie, et cela permet à Nietzsche d'affirmer :

« L'Histoire, cette science du devenir universel ; il est vrai qu'elle démontre en cela la dangereuse audace de sa devise : Fiat veritas, pereat vita. »

Si l'histoire se déconnecte de la vie pour se tourner vers la vérité, elle tue la vie. Cette *Ubris* de l'historien scientifique, cet excès d'histoire a plusieurs conséquences dramatiques :

- 1) L'historien laisse « les morts enterrer les vivants », c'est-à-dire qu'il sacrifie le présent sur l'autel de la connaissance du passé et erre dans les couloirs d'un monde éteint, mort.
- 2) L'historien n'est plus capable d'agir. La *Théoria* étouffe la *praxis*.

« Un homme qui voudrait sentir les choses de façon absolument et exclusivement historique ressemblerait à quelqu'un qu'on aurait privé de sommeil ou à un animal qui ne devrait vivre que de ruminer continuellement les mêmes aliments. »

« La non historicité est semblable à une atmosphère protectrice sans laquelle la vie ne pourrait apparaître ni se maintenir. [...] trop d'histoire, en revanche, tue l'homme et sans cette enveloppe de non historicité, jamais il n'aurait commencé ni osé commencer être. »

- 3) L'historien scientifique connaît le conflit entre son intériorité et son extériorité, qui affaiblit sa personnalité, incapable de justifier objectivement son objet d'étude : pourquoi la guerre de 14 en non celle de 100 ans ? L'historien n'est plus qu'un philistin de la culture.

- 4) L'excès d'histoire persuade tout une époque qu'elle possède la vertu la plus rare, la justice, du fait qu'elle a la connaissance du passé. Ici, Nietzsche adresse une critique acerbe à l'Allemagne de son temps.
- 5) Il perturbe nos instincts, nous rendant incapable de digérer le passé. Soyons attentif à l'aspect biologique de cette conséquence. Le discours scientifico-historique abîme le corps, perturbe et marque la physionomie de l'Erudit.
- 6) Il implante dans nos esprits l'idée selon laquelle l'humanité est vieille, selon laquelle nous ne sommes que des épigones tard-venus, la conséquence de nos ancêtres.

Bref, pour toutes ses raisons, l'histoire ne doit pas devenir une science. Elle ne doit pas tomber dans le domaine du *Logos*. Et tout à l'heure je citais Brassens, qui, en poète, interprète de manière assez humoristique la leçon donnée par Nietzsche. Brassens, dans *la Guerre de 14-18*, sacrifie d'une certaine manière la vérité historique à la vie :

« Je sais que les guerriers de Sparte
 Plantaient pas leurs épés dans l'eau,
 Que les grognards de Bonaparte
 Tiraient pas leur poudre aux moineaux...
 Leurs faits d'armes sont légendaires,
 Au garde-à-vous, je les félicit',
 Mais, mon colon, celle que j' préfère,
 C'est la guerr' de quatorz'-dix-huit ! »

Brassens est un poète, ce n'est pas un scientifique, il s'approprie l'histoire comme le faisait précisément le *Muthos* grec qui ne se préoccupait pas de la valeur de vérité. Et Nietzsche lui-même, en 1872 dans *la Naissance de la tragédie*, pose le soupçon sur cette valeur de vérité et déplore cette inversion du *Muthos* et du *Logos* qui à partir de Socrate fait de la vérité une valeur en soi, au péril de la vie, constituant la naissance de la tragédie grecque.

II) Quel est donc la finalité, le but de Nietzsche quand il affirme pourquoi l'histoire ne doit pas devenir une science ?

Pourquoi l'histoire ne doit pas devenir une science ? Parce que Nietzsche veut faire de *l'oubli*, c'est-à-dire d'une force non historique, une condition *sine qua none* à la vie.

Lecture des paragraphes 1 et 2 du chapitre I.

Pour bien comprendre ce texte, il faut faire ici une distinction :

- 1) L'oubli, ce n'est pas le pardon. Premièrement parce que le pardon se réclame, il faut le demander. Deuxièmement, il ne s'agit pas ici de faire du pardon une force non historique car alors Nietzsche tomberait dans une perspective chrétienne. En effet, le pardon n'est pas l'oubli ; le pardon consiste à garder en soi le souvenir d'un instant et à le juger, non à l'aune de la vie, mais à l'aune de valeurs hypostasiées comme la tolérance, la charité, la foi, l'espérance etc. Non, l'oubli est total ici, radical, animal. Il est rupture spontanée de la **mémoire de la volonté**. A bien distinguer du pardon, donc.

- 2) L'oubli, ce n'est pas non plus un « refoulement ». Il ne s'agit pas, comme le thématise quelques années plus tard Freud, de refouler un événement dans une partie de sa vie psychique, le ça ou l'inconscient, car le moi ou la conscience n'est pas capable de le « traiter » comme tel. Puis, pour le voir réapparaître dans des formes sublimées (rêve, névrose, symptôme), c'est tout le problème du traumatisme. Non, car alors l'oubli n'est d'une part, pas total, il est une transformation de la mémoire sous des formes inconscientes, et d'autre part, l'oubli est un phénomène psychique chez Freud, alors qu'il est **physique** chez Nietzsche.

Pour bien comprendre ce qu'est l'oubli dans ce texte il faut le considérer comme une force positive, comme une assimilation physique : c'est le **corps** qui oublie. Face à ce poison que représente l'excès d'histoire, Nietzsche propose un antidote comparable à la digestion physique

« L'oubli n'est pas seulement une vis inertiae, comme le croient les esprits superficiels ; c'est bien plutôt un pouvoir actif, une faculté d'enrayement dans le vrai sens du mot, faculté à quoi il faut attribuer le fait que tout ce qui nous arrive dans la vie, tout ce que nous absorbons se présente tout aussi peu à notre conscience pendant l'état de « digestion » (on pourrait l'appeler une absorption psychique) que le processus multiple qui se passe dans notre corps pendant que nous « assimilons » notre nourriture. »

Généalogie de la Morale, Deuxième dissertation, 1887

Cet oubli, cette force non historique, si elle est nécessaire à la vie, pose cependant au moins deux problèmes.

- 1) Premier problème auquel Nietzsche répond immédiatement. S'il faut à la fois l'histoire et l'oubli pour vivre, si les forces historiques et non historiques sont toutes les deux nécessaires, alors qui décide de ce qui faut retenir et de ce qu'il faut oublier du passé ? Ou trouver l'étalon de la juste mesure entre histoire et oubli ?

D'un point de vue collectif : Faut-il oublier le génocide amérindien ? Le commerce triangulaire ? La Shoa ?

D'un point de vue plus personnel : Faut-il oublier un traumatisme comme une agression sexuelle ?

Qui peut répondre à ces questions, sinon la vie elle-même. La vie doit dominer la connaissance et c'est elle qui, à travers nous, décide d'oublier ! Exactement comme le corps décide de garder certains éléments et d'en rejeter d'autres dans le processus de la digestion.

« Ainsi, la science a besoin d'être surveillée et contrôlée par une instance supérieure : il faut étroitement associée la science à une hygiène de la vie, dont l'un des principes serait que les forces non historiques [...] constituent l'antidote naturel à l'envahissement de la vie par l'histoire, à la maladie historique. »

Soyons attentif ici aux termes « hygiène de la vie ». Il ne s'agit pas d'une simple « hygiène de vie », au sens grec, épicurien par exemple, mais de faire de la vie le garant de l'hygiène du corps, c'est-à-dire le juge de ce qui est bon ou mauvais à conserver et de ce qui est bon ou mauvais d'oublier.

- 2) Le second problème le voici. Si l'oubli est la condition nécessaire à la vie et au bonheur, s'il est l'antidote à l'excès d'histoire, à cette maladie de l'histoire comme science, peut-on alors demander à quelqu'un qui oublie de pouvoir **promettre**, d'avoir précisément une **mémoire de la volonté** stable et assurée ? Comment faire confiance à quelqu'un qui oublie ? La mémoire de la volonté, dire « je te promets », « je promets » n'est-elle pas la condition nécessaire, la première pierre de toute pacification des relations sociales, le fondement d'une métaphysique des mœurs et une moralisation des comportements humains ?

Nietzsche ne répond pas à ce problème en 1874, et il semble même, à la lecture de la *Généalogie de la Morale* de 1887, que cette mémoire de la volonté, cette capacité à promettre soit précisément le problème de la valeur des valeurs morales.

Conclusion.

Formuler un problème interne à l'œuvre de Nietzsche :

Si l'histoire ne doit pas devenir une science, la scientification représentant pour Nietzsche une dérive malsaine et mortifère, si l'histoire doit toujours être au service de la vie et que la vie a tant besoin d'histoire que d'oubli, dans une juste mesure,

Alors pourquoi, 4 ans après la parution de ce texte, en 1878, Nietzsche affirme, dans le paragraphe 2 de *Humain, Trop Humain*, la nécessité d'une philosophie historique ?

« C'est pourquoi la philosophie historique est désormais une nécessité, et avec elle la vertu de modestie »

De plus, comment peut-il passer d'une *via média* entre histoire et oubli à la conceptualisation d'une généalogie, qui est une méthode pleinement historique et historienne ?

Nietzsche ne risque-t-il pas de tomber dans l'excès d'histoire et de faire de l'histoire une science ?

Deux remarques pour répondre à ce dernier problème :

- 1) En 1878, dans *Humain trop humain*, Nietzsche ne parle pas d'une philosophie de l'histoire, mais d'une **philosophie historique**. C'est-à-dire que, s'il abandonne la voix grecque de 1874 il ne tombe pas pour autant dans une scientification de l'histoire. En effet, il refusera toujours une philosophie de l'histoire qui se pense comme une téléologie, soit qui induit des lois à partir des phénomènes historiques et prétend pouvoir déduire des phénomènes à partir des lois de l'histoire (Kant).

Si une philosophie de l'histoire induit une scientification, la philosophie historique de Nietzsche ne tombe pas dans le travers scientiste et refuse précisément d'accorder à la vérité une valeur quelconque. Pour Nietzsche, il n'y aura jamais de vérité historique, justement parce qu'il affirmera que tout devient toujours. Et son héraclitéisme consistera à ne pas hypostasier le présent en éternel.

« Mais alors le philosophe voit des instincts chez l'homme actuel et admet que ces instincts appartiennent aux données immuables de l'humanité et partant peuvent donner une clé pour l'intelligence du monde en général ; la téléologie toute entière est bâtie sur ce fait, que l'on parle de l'homme des quatre derniers mille ans comme d'un homme éternel [...]. Mais tout a évolué ; il n'y a point de fait éternels, pas plus qu'il n'y a de vérités absolues. »

S'il n'y a pas de vérité absolue, la philosophie historique ne sera jamais une science.

- 2) La généalogie non plus ne sera pas une science, et ne devra jamais le devenir. Car elle ne prétend pas à un discours vrai et éternel sur l'origine, elle n'est pas même une recherche de l'origine. Non, la généalogie se contentera de décrire, de raconter les émergences, les prises de pouvoir, les provenances entrées sur le théâtre de l'histoire. Elle ne fait que décrire les forces en jeu sur l'échiquier du temps.

Michel Foucault, la généalogie c'est

« L'histoire des morales, des idéaux, des concepts métaphysique, histoire du concept de la liberté ou de la vie ascétique, comme émergences d'interprétations différentes. Il s'agit de les faire apparaître comme des événements au théâtre des procédures. »

Nietzsche considèrera donc toujours l'histoire comme devant servir la vie sans jamais en faire une science : une histoire pour la vie.